HAL
open science

Nommer l'identité sociale : histoire et poétique du genre

Jacques Guilhaumou

To cite this version:

Jacques Guilhaumou. Nommer l'identité sociale : histoire et poétique du genre. Guilhaumou, Jacques; Lambert, Karine; Montenach, Anne. Genre Révolution Transgression : études offertes à Martine Lapied, Presses universitaires de Provence, pp.19-33, 2015, Penser le genre. halshs-01167455

HAL Id: halshs-01167455

https://shs.hal.science/halshs-01167455v1

Submitted on 7 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques Guilhaumou

Nommer l'identité sociale : histoire et poétique du genre

Jacques Guilhaumou, « Nommer l'identité sociale : histoire et poétique du genre », Guilhaumou, Jacques; Lambert, Karine; Montenach, Anne. *Genre Révolution Transgression : études offertes à Martine Lapied*, Penser le genre, Presses universitaires de Provence, 2015, pp.19-33.

Les études sur le genre, et plus spécifiquement en histoire du genre, ont pris une ampleur inégalée depuis le début des années 2000. À ce titre, elles ont irrigué, par l'entremise de diverses analogies et de multiples mouvements de convergence, les travaux sur les instances de socialisation et de politisation où se manifestent prioritairement des formes historiques de domination. Qui plus est, au titre d'une critique permanente de la pensée essentialiste sur la différence hommes/femmes, et donc au nom d'un lien intime de la critique féministe aux approches sur le genre, le chercheur en sciences humaines et sociales élargit sans cesse le champ de la compréhension des rapports sociaux, tout particulièrement en terme de classe et de race. Il importe donc que le présent volume ne soit pas uniquement composé d'interventions sur le genre, mais comprennent aussi des travaux analogues dans chacun des trois axes de l'ouvrage : L'esprit des Lumières et de la Révolution ; Créer, inventer, transgresser ; Femmes dans la Cité.

Il convient de souligner d'emblée la continuité d'une partie des études de ce volume avec les approches développées au sein de groupes de recherche sur l'histoire du genre de l'Université de Provence, devenue l'Université d'Aix-Marseille, d'autant que Martine Lapied a joué un rôle majeur dans leur mise en place et leur animation. Elle dirige d'abord, avec Geneviève Dermenjian, le programme transversal « Femmes-Méditerranée ». Responsable ensuite avec Anne Carol du programme « Trajectoires individuelles, constructions culturelles », elle dirige, avec Geneviève Dermenjian, le groupe GeFeM sur la thématique « Femmes, pouvoir, créativité. Dynamismes et résistances », puis, avec Karine Lambert, autour d'une nouvelle thématique, « La créativité féminine ». Il en ressort, hormis les nombreuses interventions du séminaire du groupe, la publication de plusieurs ouvrages dont elle assure la co-direction pour les trois premiers : *Femmes entre ombre et lumière. Recherches sur la visibilité sociale (XVIe-XXe siècles)*, ouvrage collectif du GRFM, Publisud, 2000 ; *Le panthéon des femmes. Figures et représentations des héroïnes*, ouvrage collectif du GRFM, Publisud, 2004 ; *La puissance maternelle. Mythes et représentations*, Actes Sud, 2008 ; *La place des femmes dans la Cité*, PUP, 2012. Par ses travaux et ses initiatives, Martine Lapied a ainsi contribué de manière décisive, au sein des historiens de sa génération, à la (re)découverte de l'histoire des femmes et du genre. Il n'est donc pas étonnant qu'un tel souci de novation se retrouve chez son directeur de maîtrise, de thèses et d'habilitation, Michel Vovelle, lui-même

découvreur de nouveaux chantiers de recherche, à l'exemple, présenté par lui-même au début du présent ouvrage, de l'histoire de la mort en Occident. Enfin, tous ceux qui ont côtoyé Martine Lapied dans ce travail collectif, de groupe et d'édition peuvent témoigner de ses compétences, de ses initiatives, de la valeur de son apport scientifique et de ses qualités humaines.

Rappelons qu'au départ de cette aventure scientifique, c'est-à-dire dans les années 1970 – avec la création du CEFUP à Aix en 1972 par Yvonne Knibiehler et Marcel Bernos –, l'histoire des femmes, en lien avec le mouvement féministe en faveur de l'émancipation féminine, part de *la différence des sexes* comme norme dominante dans les sociétés et catégorise alors *les modes de domination et d'exclusion des femmes* avec l'objectif de leur abolition. Dans les travaux du groupe GRFM (Femmes-Méditerranée) de l'UMR Telemme, constitué en 1998, il est question d'analyser les représentations des femmes au cours de l'histoire, dans le but de les rendre visibles et/ou de dénoncer leur invisibilité. Dans cette voie, l'histoire des femmes met aussi l'accent sur la conscience de soi des femmes « héroïques », émancipées, donc autonomes dans l'histoire ; elle en conclut que les parcours de ces femmes émancipées légitime une réforme en profondeur des normes de la sexualité dominante. Dans le vif des études concrètes coexistent alors désormais les deux démarches de l'histoire des femmes et de l'histoire du genre, ce qui souligne d'autant leur complémentarité. Cependant, de l'histoire des femmes à l'histoire du genre, un seuil épistémologique est franchi.

L'histoire du genre, si elle maintient une forte dimension de critique sociale à l'égal de l'histoire des femmes, opère aussi et surtout une transition de l'analyse des co-relations entre structures sociales et dynamiques représentationnelles à une approche des co-constructions entre acteur(e)s et environnement social au sein de la perception de la réalité à travers des expériences singulières. Nous sommes désormais, au titre de la relation hommes/femmes, sur le terrain de la conscience réflexive et de son appréhension dans des actions situées, et non plus dans le seul espace d'une conscience de soi qui se déploie à travers les représentations de la réalité. C'est pourquoi le groupe GeFeM, à l'initiative d'Anne Montenach, a publié un numéro de *Rives Méditerranéennes* sur le concept d'*agency*, concept actuellement très présent dans les études de genre. Au sein des multiples usages du concept de genre, historiens et littéraires marquent ainsi leur apport singulier par une approche contextualisée de déclinaisons spécifiques de ce concept, présentement à travers les expressions, d'une partie de l'ouvrage à l'autre, d' « identité de genre » (*gender identity*), de « poétique du genre » (*poetics of gender*) et de « quotidien du genre » (*gender daily living*).

I - L'esprit des Lumières et de la Révolution française

En identifiant un esprit des Lumières et de la Révolution française, les auteurs de cette première partie proposent de situer une dynamique historique spécifique. Nous sommes en effet dans une période où se met en place un nouvel ordre social, au départ sur la base d'un statut spécifique de l'observation sociale (« Observons tout. Il faut tout voir. »), à l'arrivée sous la modalité d'une existence incertaine de nouveaux régimes politiques, de la République à l'Empire. L'interrogation porte ici sur ce qu'il en est des formes d'identité constitutives de cet ordre social, avec au centre *l'identité de genre*. Dans la quête de nouvelles identités sociales, donc d'objets liés à des sujets qui disposent de la vertu d'être eux-mêmes, l'observation sociale au temps des Lumières et de la Révolution française se détourne de l'idée que l'identité individuelle et l'identité collective relèveraient des propriétés visibles d'une identité à soi[1], traduisons d'une invention historique d'un sujet moderne. Il s'agit plutôt d'identifier des individu(e)s historiques au plus près de leur choix au sein des forces en présence.

La première figure dix-huitièmiste qui vient alors à l'esprit, si l'on peut dire, est celle de Rousseau. Mais le Rousseau concerné ici est celui des traités éducatifs, de l'*Émile* aux *Lettres sur la botanique*. Nicole Biagioli montre qu'en matière de botanique, le rapport hommes/femmes est très ambivalent, dans la mesure où il ne se réduit pas à l'opposition entre la femme qui observe, et l'homme qui catégorise. Sous couvert de mondanité, les femmes acquièrent une identité singulière : elles usent au départ de la botanique comme un moyen de formation scientifique dans les limites qui leur sont imparties par Rousseau (selon lui, elles ne font qu'« effleurer les sciences du raisonnement »), pour en faire progressivement un vecteur de professionnalisation au XIXème siècle. Il en ressort un point important sur le problème de l'identité de soi : il est ici question non pas de l'expression du moi, mais d'une relation active de soi au monde, donc construite sur la base d'un sentiment naturel. Ici, comme l'écrit Nicole Biagioli à propos des femmes saisies par la botanique : « La plante est un objet naturel qui participe à la construction de leur image de soi positive (décision dans les rapports amoureux, maintien de la lignée, éducation des enfants, cueillette et jardinage), comme négative (vieillissement, solitude) ». L'autre figure présente de Rousseau est quelque peu différente. Elle se situe dans une expression artistique, l'opéra *Lodoïska* représenté en 1791, du type comédie héroïque, donc désignée sous le nom de son héroïne. Françoise Brunel et Jacques Guilhaumou montrent comment se dévoile dans l'intrigue un parcours des passions mis au service de la dynamique de l'esprit, avec pour horizon, la construction d'un ordre social. Ainsi se concrétise un traité d'éducation morale

[1] Sur cette question complexe de l'identité, voir Vincent Descombes, *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013.

de facture rousseauiste. Ce traité confère une réalité historique à l'identité individuelle par le recours à une approche généalogique des sentiments moraux, où l'ordre de leur présentation, du début à la fin de l'intrigue, est essentiel pour comprendre la signification de l'ensemble. Il s'agit principalement d'une transition du sentiment de pitié vers le sentiment d'humanité sans référence aucune à la vertu, donc au modèle intemporel de l'homme vertueux. C'est l'usage des notions spécifiques de *justice, courage, patrie, humanité, générosité,* etc., qui construit une telle dynamique des sentiments moraux. Il en ressort une différence entre l'amour de soi conçu comme autoconservation du moi et l'amour de soi comme principe actif par la relation active à son semblable. Précisons que nous sommes ici à la source du ressort affectif en faveur de l'amour de l'égalité et, dans le même temps, du désir de distinction, si notables dans la relation hommes/femmes[2].

Une telle importance, déjà soulignée à deux reprises, de la relation active de soi à son semblable se retrouve dans le champ de l'identité symbolique. Christine Peyrard précise ainsi les éléments principaux du débat en 1792-1793 autour du Palais des papes, symbole de l'oppression, sur la base d'un nouveau regard sur la ville : « Que l'œil se repose un moment sur le monument perçant les airs que la munificence d'un Peuple libre aurait élevé à la postérité ! ». En soulignant les enjeux du débat autour de la destruction ou non de la Bastille avignonnaise, cette historienne de la Révolution française montre comment peut s'inventer un champ des possibles au sein d'une Cité en révolution, et sa conséquence révolutionnaire, la traduction concrète de la relation à l'autre sur une base symbolique dans une nouvelle modalité du vivre ensemble. À l'identité des sentiments s'associe l'identité de la cité pour constituer une identité instituante à condition de situer, à son fondement, un sentiment d'humanité et un amour de l'égalité inscrits dans un projet commun. À défaut, l'institution, ici la Convention en 1792-1793 étudiée par Michel Biard, prend le risque d'engendrer en son sein une légitimation autoproclamée. En effet, les girondins « fédéralistes » de la députation des Bouches-du-Rhône sont décimés par la guillotine, une fois leur identité individuellement reconnue. Ils sont certes les victimes de la radicalisation du processus révolutionnaire, mais c'est leur choix de s'attribuer une autorité illégitime, c'est-à-dire hors de la nouvelle identité nationale, qui les ont menés à cette horrible fin.

Le passage de l'observation sociale à des visées politiques se retrouve de nouveau dans l'opéra avec les actualisations de *Tarare*. De 1787 à 1792, cette « intrigue de sérail », présentée par Alexandre Lhâa, voit ses deux personnages principaux d'abord changer de nom ; mais c'est surtout le remplacement de l'image du souverain seul face à son peuple coalisé devant quitter le trône par

[2] La référence à Rousseau pour comprendre l'esprit des Lumières est donc toujours d'actualité. Voir *Philosophie de Rousseau*, sous la direction de Blaise Bachofen, Bruno Bernardi , André Charrak et Florence Guénard, Paris, Classiques Garnier, 2014.

l'évocation d'une vengeance céleste qui marque une évolution politique. Puis en 1797, il n'est plus question de prendre la place du roi, mais d'affirmer chez le vainqueur une volonté d'instaurer un régime démocratique. Dépolitisation, puis repolitisation donc. Enfin en 1815, l'objectif politique des personnages est de nature nettement antinapoléonienne. Avec Jean-Clément Martin, nous restons dans la période napoléonienne. Il analyse un ouvrage érotique de second rayon, *Julie, ou j'ai sauvé ma rose*, qui montre une femme ne cherchant pas, face à une identité masculine singulièrement renforcée dans la société napoléonienne, à gagner une liberté impossible, mais cultivant son autonomie en dévalorisant la virilité masculine. L'esprit des Lumières et de la Révolution française apparaît à la fois empreint de réalité naturelle en matière d'identité individuelle, au sein de la relation hommes/femmes, tout en situant l'identité morale et politique, à la fois par le biais de l'institution et de la fiction, au cœur même de l'expression subjective d'un droit à l'émancipation.

La question de la naturalité de l'esprit révolutionnaire, c'est-à-dire des formes de vie naturelle de l'individu en révolution, renvoie alors à la nature même de la vie en commun, hommes et femmes ensemble, inhérente à une société régie par les droits de l'homme et du citoyen. A ce titre, François Boissel, dont les écrits sont présentement revisités par Pierre Serna, constitue un observatoire privilégié des potentialités utopiques d'une société d'Ancien Régime en fin de parcours. Son *Discours contre les servitudes politiques* (1786), présentement analysé sous l'angle écologique, témoigne d'une radicalité inscrite dans le tissu urbain même. Déjà doué de trois vies, sa vie réelle et ses deux vies historiographiques, de Jaurès à Soboul, François Boissel témoigne dans une quatrième vie contemporaine des événements actuels d'un communisme en dressant un tableau de Paris, appréhendé à partir du traitement désastreux des excréments humains, où les riches sont irresponsables, spoliateurs et malpropres, tout en véhiculant des fausses valeurs qui font croire que les gens simples sont les affreux, sales et méchants. Premier communisme conséquent, l'idéologie de Boissel circonscrit une manière d'être dans une cité républicaine et écologique.

La révolution syrienne éclate durant l'hiver 2011. En son sein, des mouvements protestataires, très divers, ont tous pour objectif de renverser le pouvoir actuel dans le but de permettre la mise en place d'institutions civiles, mais aussi de donner toute son amplitude à l'expression artistique de soi. Soucieuse de montrer comment cette révolution se déploie, se documente selon des manières et des supports différents, Randi Deguilhem analyse toute une série d'expressions écrites, visuelles, orales et audio-visuelles collectées sur le site Web « Mémoire créative de la révolution syrienne ». Certaines de ces expressions remontent au temps des Lumières et de la Révolution française, avec la formule « Liberté, égalité, fraternité » pour les peuples syriens alors que d'autres se réfèrent aux traditions religieuses mais dans un contexte de revendication révolutionnaire. En fin de compte, une telle révolution au présent

montre ce qu'il en est d'une identité révolutionnaire formulée à travers des expressions éminemment accessibles à tous.

II - Créer, inventer, transgresser

Le texte de l'écrivaine Claude Ber introduit au mieux le propos de la seconde partie. Certes il est toujours question d'identité, mais sans *a priori* aucun, en particulier dans nos sociétés encore quelque peu patriarcales où l'affirmation de l'identité féminine relève d'une création de nature transgressive à l'encontre de toutes les formes de dogmatisme. Il convient de convoquer, pour avancer dans cette voie, une *poétique du genre* située au plus loin de la démonstration analytique, et au plus près des identités multiples, pensées ici dans le sens deleuzien d'un « rhizome de singularités ». Il s'agit alors d'évoluer, d'un exemple à l'autre, à l'intérieur d'un système ouvert de multiplicités sans conditions préalables, donc reliant entre elles des singularités qui n'ont ni centre, ni traduction transcendentale. Où se situe alors la part de l'invention (féminine) dans cet univers rhizomatique ? Quittons la philosophie contemporaine pour en revenir à la source même de la pensée sur la poétique, Aristote et son approche de la *mimèsis*. Dans *La Poétique*, *mimèsis* est qualifiée de nom d'action, et renvoie originairement aux saynètes inspirées des représentations de la vie quotidienne, scènes où les femmes sont omniprésentes. Nous entrons par là dans le monde d'une activité imitative, mais sans limites aucunes dans son mode et ses objets, avec une seule contrainte, tenir compte de l'humain au-delà de la division hommes/femmes. Imitation renvoie ainsi non pas à ce qui est imité, mais à ce qui est représenté par le fait que cette représentation crée un objet et un sujet, perceptibles dans l'invention langagière. L'histoire y occupe une place essentielle dans le déploiement même en son sein du sujet poétique, c'est-à-dire du sujet éthique : en effet, l'activité mimétique est créatrice par l'expression même d'une singularité qui ouvre à l'invention des possibles, au-delà des conditions nécessaires au maintien d'une société à dominante masculine. Mais le poids du langage, apte à la perception de ce qui est semblable et dissemblable, y est tout aussi important. En effet, à l'histoire s'ajoute *l'hermèneia*, c'est-à-dire la manifestation du sens par les mots, ici les mots des femmes, ce qui suscite un écart constant par rapport au langage dominant, écart source d'invention dans la perception de modes inédits. Cependant le sujet poétique ne manie pas que des mots, il est également représenté par des images. Aristote, toujours dans *La Poétique*, écrit : « si l'on aime à voir des images, c'est qu'en les regardant on apprend à connaître et on conclut ce qu'est chaque chose comme on dit : celui-là, c'est lui » (48b 4)[3]. Ainsi la figuration des dames épistolières dans des enluminures françaises autour de 1500, étudiée par MartineVasselin, représente, en lien avec divers contextes de la mythologie antique héroïsant des femmes, de subtiles variations de dames la plume à la main et une missive en partie rédigée.

[3] *La Poétique*, Paris, Seuil, 1980, p. 43.

De grands personnages soit royaux, soit de haute noblesse, ont pris ainsi connaissance des désirs et des angoisses de ces héroïnes par le fait d'identifier, dans des représentations figurées, ce qui compense les procédures d'exclusion des femmes, « l'absence par l'écriture, le souvenir, la projection souhaitée vers un avenir heureux, le plaidoyer pour un retour de l'homme aimé ».

Reste que le poids des mots joue un rôle essentiel dans les processus de transgression. Geneviève Dermenjian montre toute l'importance des mots dans la diffusion de l'antisémitisme par les Européens d'Algérie jusque dans les années 1930. Elle conclut son article par la phrase « Ainsi les actes finissent par rejoindre les mots ». Manière de dire que la « langue des antijuifs », étendue du mode républicain de la langue française, langue nationale, au registre de l'injure et de l'ironie, permet d'appréhender en quoi l'instauration des lois antijuives au cours de la seconde guerre mondiale résulte en partie de l'évolution du sens de « français » par son assimilation au non-juif. Si le fait de l'injure n'a rien de spécifiquement sexué, le point de vue d'une poétique du genre permet de singulariser les femmes de manière collective, au titre de ce que Christophe Régina appelle l'injure-culture. Au XVIIIème siècle, l'archive judiciaire, ici à Marseille, présente de multiples attestations d'injures contre les femmes. Mais une telle interpellation négative se retourne, en quelque sorte, dans le désir de s'injurier, en particulier entre femmes, forme concrète du « désir [qui] devient dicible par les femmes » souligné par Claude Ber. Les femmes s'approprient l'injure symbole, leur permettant ainsi de participer activement à « un échange tacite de savoirs et de constructions culturelles ». De l'injure rapportée en justice à l'injure proférée singularisable par l'historien, la notion d'injure-culture nous fait comprendre ce qu'il en est d'un espace de dénonciation ouvrant, en matière de relation hommes/femmes, l'horizon d'une multiplicité poétique. En restituant leur sens aux injures, à la manière de l'herméneutique narrative, c'est-à-dire en les configurant dans des listes, Christophe Régina met en évidence certes des actes de langage socialisés qui sont le fruit d'une instrumentalisation, mais rend aussi compte de la manière dont des attitudes dénonciatrices sont constitutives d'un savoir commun à partir de l'injure symbolique. À ce titre, l'injure-culture « favorise la restitution, la déclinaison et l'interprétation de la norme », donc ouvre à la compréhension des modes de contournement de la norme elle-même par certaines femmes dans leurs relations aux autres, femmes et hommes.

Avec l'injure, en particulier antisémite, nous sommes entrés dans un monde de la violence dont le point extrême est Auschwitz, comme le souligne souvent le philosophe allemand Theodor Adorno, tout en affirmant, dans sa quatorzième leçon de *Métaphysique*[4], qu'après une telle horreur, on ne pouvait plus écrire de poèmes. Au cours de la polémique suscitée par cette prise de position, où on lui a reproché de dire quelque chose qu'on ne pouvait pas dire, il a précisé qu'il

[4] *Métaphysique. Concept et problème* (1965), Paris, Payot, 2006.

entendait par là qu'il convenait désormais de faire exister l'art comme forme objective de la conscience d'une souffrance singulière. À ce titre, les témoignages, désormais recensés, donc connus, des formes de création poétique, par le biais de poèmes, de dessins, de pièces de théâtre, de chansons, voire de mémoires, mises en œuvre par les femmes dans les camps de concentration, nous renvoient à de nouvelles formes artistiques au sein même d'un événement monstrueux qui a changé notre vision de l'Être. Renée Dray-Bensoussan montre en effet que l'affirmation du désir des victimes de « saisir le réel pour en témoigner », tout en exprimant « le désir de trouver refuge dans le rêve » par la médiation artistique, constitue un univers transgressif propice à la création, donc rend compte d'une poétique du désir. L'existence d'un tel « art ultime » dans un contexte de misère et de souffrance extrêmes nous confronte à un impératif : rendre dicible ce qui est indicible, et tout particulièrement là où se manifestent des formes extrêmes de domination et de tyrannie.

Le poids des mots demeure toujours aussi important face au désir féminin, en particulier lorsqu'il s'agit de s'imposer dans un parcours professionnel. Ainsi le processus par lequel des danseuses professionnelles s'efforcent de faire connaître leurs pratiques d'enseignement et de composition chorégraphique, demeure marquée d'abord par une invisibilité au départ, en particulier au cours du XVIIIème siècle, puis une visibilité très partielle jusqu'à la fin du XIXème siècle, comme le montre Vannina Olivesi. Étudiant le cas de Marie Taglioni et de la réception de son œuvre, *Papillon,* en 1860-1861, elle montre à quel point la critique, dans le cas du présent succès (Napoléon III marque son approbation à cette création par de nombreux gestes), développe toute un stratégie discursive pour déposséder la chorégraphe de son œuvre collective. En effet, le critique s'en tient, pour une grande part, à une simple description du statut professionnel de Taglioni, en évitant l'emploi des substantifs « chorégraphe », « compositrice » et « auteur » à son sujet. La quête de reconnaissance professionnelle d'une historienne, Olga Dobiache-Rojdestvensky, que nous connaissons certes par ses travaux, mais aussi de manière plus proche dans sa correspondance avec son ancien professeur, Ferdinand Lot, nous renvoie là aussi à un paradoxe souligné par Nicole Cadène : « si le régime soviétique a rendu possible une réussite professionnelle amorcée au crépuscule du tsarisme, il a aussi entravé l'œuvre scientifique ». Nous voyons en effet agir sous nos yeux un sujet poétique de l'histoire mu par son désir de savoir, mais limité dans son activité professionnelle en Russie – faute de pouvoir aller en France consulter ses archives – à des travaux sur « des choses techniques prises dans leur développement historique », par exemple un manuel de paléographie, en dépit de la publication de sa thèse avec l'accord de l'Académie des Sciences.

Jann Pasler nous propose, pour sa part, d'évaluer la part d'invention féminine dans« *the first wave of feminist achievements set in the context for the changes in the musical word* » en France au cours de la période 1870-1917. Écartées des

« matières nobles » dans les sciences, les femmes peuvent cependant investir par le biais du *Conservatoire* dans les métiers musicaux, jusqu'au niveau élevé, en particulier avec les pianistes de renommée internationale. Si les réticences demeurent fortes – les critiques considérant souvent qu'elles produisent « des œuvres en général assez médiocres » et allant parfois jusqu'à l'injure sexiste « hommasse » –, il apparaît, d'un portrait singulier à l'autre, que les talents multiples, l'indépendance de ces femmes musiciennes performent des expériences créatrices tournées vers le futur.

Nous terminons notre parcours sur les identités multiples présentes au sein d'une poétique du discours par le cas, étudié par Karine Lambert, d'une « héroïne paradoxale » incarnant d'abord la figure du brigand sublime à sa manière propre, puis devenant, par le fait d'un jeu de mots et de représentations sociales déployé au sein de romans historiques distants de plus d'un siècle (1906, 2013), une incarnation de fantasmes masculins. Il s'agit présentement de Nanette Escartefigues. Simple « fille débauchée » auprès de la bande de Pourrières qui décime les routes du Var, elle n'est qu'un figure fugitive pour la justice de l'an XII. Ce n'est pas qu'au sein de l'écriture littéraire contemporaine qu'elle est une héroïne, certes avec des différences d'un roman à l'autre. D'abord incarnation de la paysanne, dont la maternité constitue une voie de rédemption à sa vie de débauche auprès des brigands, elle devient, sous le regard du romancier contemporain, brigande puis cheffe de bande à l'appétit sexuel insatiable, elle n'est donc plus que le produit des fantasmes érotico-pornographiques de l'auteur.

III - Femmes dans la Cité

Le terme « genre », désormais accepté de façon quasi unanime au sein de la communauté scientifique, a une histoire. Au départ, il était question d' « études sur les femmes », et ce n'est qu'au cours des années 1980, aux États-Unis, puis dans les années 1990, au sein de l'Europe, que l'expression d' « études sur le genre » s'est imposée progressivement. Au-delà des débats sur la définition du concept de genre, il s'est avéré qu'il s'agit de rendre *visible* la réalité du rapport hommes/femmes, non seulement dans les termes de nouvelles connaissances, mais aussi par l'enrichissement des catégories et des supports d'analyse en sciences humaines et sociales. À ce titre, les études de genre concernent les manières de penser, d'agir et de sentir au quotidien, ce qu'on peut appeler « le quotidien de genre » dans les champs du savoir, du travail, et de la sociabilité.

Monique Haicault nous propose d'aborder les nouvelles thématiques du genre dans un espace bien précis, le GRIEF et le CEFUP-GeFeM, le premier groupe étant domicilié à l'Université de Toulouse-Le Mirail, le second à l'Université de Provence, puis d'Aix-Marseille. Pionnière dans l'expérience mise en place par ces groupes, à l'écoute des chercheur(e)s, Monique Haicault ne pouvait être mieux placée pour circonscrire leurs riches apports en études des femmes et du

genre. En institutionnalisant ainsi la recherche de genre à l'Université, séminaires, journées d'études avec une part importante à la présentation des études doctorales, ouvrages et colloques nous ont fait connaître des modes diversifiés, au sein de la Cité, de construction socio-politique des normes de genre où les femmes apparaissent comme des acteurs sociaux de premier plan par le fait même de leur créativité. L'approche archivistique, en révélant nombre de documents inédits, a permis parallèlement de parcourir un trajet des héroïnes aux femmes « ordinaires » présentes sur la scène publique. Comprendre l'individu décliné au féminin dans l'histoire et la société fait désormais émerger la généalogie d'une intelligence collective sur la base d'intelligences individuées au titre de la mise en place d'un système étendu d'interprétation. Les catégories d'*agency*, de performativité et de réflexivité se sont trouvées alors au centre de la restitution au sujet féminin de sa capacité d'agir dans sa relation aux autres, donc dans le cadre du rapport quotidien hommes/femmes.

Dans le *Capital*, Marx critique la conception par l'économie classique de la valeur du travail sur un point essentiel, la non prise en compte du concept de « force de travail », attesté par sa traduction concrète dans le travail des ouvriers. Il peut alors rendre visible la totalité du travail de production propre au capitalisme[5]. Qui dit visibilité, dit aussi invisibilité : tout un pan de la production au sein de la Cité, révélé par l'attention à la force de travail, passe de l'invisibilité à la visibilité. Il revient donc au chercheur, soucieux d'histoire économique, de décrire l'ensemble des acteurs qui produisent la valeur du travail, et les femmes tout particulièrement. Anne Montenach détaille ainsi un exemple particulièrement parlant en la matière, situé dans le contexte de la vogue des indiennes en Europe, aux XVIIème et XVIIIème siècles. Usuellement l'accent est mis sur le fait que les femmes sont les principales consommatrices de ces tissus de coton légers et colorés. Mais l'historien insiste plus rarement sur la présence des femmes au travail dans les circuits de fabrication et de distribution des indiennes, et des opportunités ainsi ouvertes pour certaines d'entre elles d'agir économiquement. De Genève, lieu de manufactures d'indiennes, au Dauphiné et au Lyonnais où circulent de façon illicite les toiles prohibées par la royauté, tout un monde de femmes au travail apparaît à la lecture des archives commerciales et judiciaires. Ainsi des figures féminines se singularisent, telles la veuve Olympe Eyraud et la veuve Brunet. Au-delà de l'espace des entrepreneurs et des commerçants, les femmes sont peu présentes parmi les contrebandiers et les donneurs d'ordre, mais, à l'intérieur des limites urbaines, les femmes colportent clandestinement les indiennes à domicile, en assurent la finition, dans les auberges, et même dans les caves, lieux d'entrepôts. La présence des femmes de milieu modeste est donc massive dans le processus de production d'une valeur ajoutée, du fait même de leur force de travail qui

[5] Une telle lecture du *Capital* dans les termes de visibilité/invisibilité est proposé par Louis Althusser et dans *Lire le Capital*, tome 1, Librairie François Maspero, 1968.

contribue à une économie de la survie au quotidien. Visibiliser les femmes dans le processus de production, mettre en évidence leur force de travail nous éloignent donc bien du stéréotype de la femme simple consommatrice.

Gilbert Buti élargit ce champ de visibilité aux « femmes de la mer ». Il attire notre attention d'abord sur les femmes qui participent aux affaires maritimes en investissant une part de leurs biens dans des expéditions, tout en étant souvent proches des maisons de négoce Mais des femmes, appartenant à des familles de milieu maritime, sont également présentes au niveau du négoce, en particulier à Marseille. Là aussi les veuves y jouent un rôle important et variable. Gilbert Buti s'intéresse tout particulièrement à la place de ces femmes dans l'armement. Propriétaires de bâtiments de la mer, elles sont copropriétaires de navires de la flotte de Sète. Il en conclut que les affaires maritimes sont aussi affaires de femmes au statut social relativement diversifié.

Les travaux des ethnométhodologues ont mis à l'ordre du jour les méthodes employées par les individu(e)s pour appréhender leur environnement social[6]. Il est ainsi devenu possible de rendre compte des usages ordinaires des modes discursifs par lesquels les individu(e)s découvrent les pratiques locales de la société. Des femmes deviennent observatrices-analystes de la société de leur temps, du fait de leur présence, voire de leur séjour, dans un endroit précis. Un tel accès à la connaissance locale met en évidence leur rôle singulier, leur manière propre de rendre visible leur environnement social. Le cas d'Anne Plumptre, étudié présentement par Noël Coulet, est d'autant plus exemplaire en ce domaine qu'il concerne un genre discursif, le récit de voyage, où se singularise un point de vue féminin dans les termes conjoints d'une observation participante fortement affirmée et d'une capacité à sortir des stéréotypes en matière de résidence à l'étranger. En effet, Anne Plumptre, issue d'une famille aisée de Norwich qui lui a donné une éducation soignée, séjourne un temps dans le Midi de la France, et tout particulièrement à Aix en 1803-1804. Se refusant à rester avec des compatriotes passant leur journée à se dorer au soleil et jouer aux cartes dans leur hôtel à Marseille, elle circule dans Aix et ses campagnes environnantes, soucieux d'apprécier, de foire en foire, la production locale, tout en s'interrogeant sur ce que devient la France au lendemain de la Révolution, avec un regard très critique sur les nobles revenus de l'émigration dans Aix, ville de la noblesse par excellence sous l'Ancien régime. Elle témoigne, en écoutant ses contemporains de façon active, des tensions entre les bourgeois et les nobles au détour des propos entendus dans des concerts, des cafés, des salles de jeux et autres, tout en marquant son antipathie pour le peu d'humilité des nobles.

---

[6] Voir *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, sous la direction de Michel de Fornel, Albert Ogien et Louis Quéré, Paris, La Découverte, 2011.

Le pas à franchir pour que les femmes puissent devenir pleinement visibles dans le champ de la santé au XIXème siècle est sans nul doute plus grand. En effet, ce siècle instaure une science médicale basée sur un *a priori* en matière de nature féminine : on attribue aux femmes une vocation naturelle à soigner, mais elles ne peuvent assurer une activité médicale que dans certaines limites, elles-mêmes naturelles. Anne Carol montre ainsi en quoi les jugements masculins sur l'infériorité intellectuelle des femmes limitent leur présence à des secteurs bien précis, mais n'empêchent pas leur forte présence dans le quotidien des patients, en particulier avec les sages-femmes. La société dominante des hommes y ajoute une limite légale : considérant la femme salariée comme une anomalie, l'offre professionnelle reste restreinte à la para-médecine. C'est pourquoi le statut d'infirmière laïque se professionnalise très lentement, et celui de pharmacienne reste en grande part impossible face à une loi de 1803 qui interdit la pharmacie aux femmes. Quant aux femmes médecins, la première diplômée de la Faculté de Médecine est Madeleine Brès en 1875. Cependant, la mise en visibilité de ces femmes dans le geste médical quotidien permet de souligner l'existence d'un mouvement irréversible de professionnalisation.

Le genre est une construction sociale[7]. Cet énoncé, en apparence abstrait, apparaît singulièrement concret au contact de la présence des femmes dans la Cité précisée, d'étape en étape, dans cette troisième partie. La singularité de cette proposition analytique se renforce si l'on considère que le genre s'élabore au sein même des interactions quotidiennes. Notre contemporain se doit alors de tourner son regard vers le passé pour en reconstituer les manières de dire, de penser, de sentir et d'agir. En multipliant les lieux d'observation, il démontre en quoi les pratiques de genre sont pertinentes. Les études de Chantal Guyon de Lombardon et de Bernard Cousin en fournissent deux autres exemples, avec une attention particulière au support matériel, présentement un Annuaire et un film pour la télévision. L'Annuaire du *Tout-Aix* dans son édition de 1904 donne à voir la composition sociale, et en partie professionnelle, de la bonne société aixoise saisie dans sa vie mondaine. Nous y retrouvons bien sûr l'aristocratie aixoise, et ses lieux de vie, le centre-ville d'Aix et les bastides hors de la ville. Mais les bourgeois, modulés selon leur profession (médecins, notaires, avocats, etc.), sont tout aussi présents. En leur sein, des figures féminines sont attestées. Si les femmes sont exclues des cercles, elles sont omniprésentes dans toutes sortes de comités et d'associations qui fonctionnent comme autant d'espaces de rites sociaux rythmés par les saisons. La *Chronique aixoise* tournée en 1965, étudiée par Bernard Cousin, témoigne tout autant d'un regard tourné vers le passé en lien avec le présent, avec des témoins plutôt âgés, hormis une étudiante américaine. Jean-Claude Bringuier, l'instigateur et interlocuteur de ce film,

[7] C'est tout particulièrement en sociologie et en science politique que l'on trouve cette proposition. Voir *l'Introduction aux Gender Sudies. Manuel des études sur le genre*, par Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Revillard, Bruxelles, De Boeck, 2088.

s'efforce de nous faire découvrir Aix en co-construisant son regard, témoins à l'appui, avec celui de l'étudiante, ce qui amplifie d'autant l'importance des rôles féminins par l'extension du statut d'observatrice participante.

Nicole Cadène, au terme de son étude sur Marie-Edmée Pau, et plus spécifiquement de son journal, qui couvre la seconde décennie du second Empire, souligne, dans une autre de ses études[8], que ce récit de soi, constitué d'une mosaïque propre à une « identité en miettes », instaure un véritable corps symbolique en exprimant une identité singulière. Ici, au même titre que dans la logique d'ensemble de cet ouvrage, mettre l'accent conjointement sur l'identité de genre et la poétique du genre revient à visibiliser la relation hommes/femmes, par le fait même de l'inventivité et de la créativité du genre au quotidien.

Les études sur le genre présentent l'avantage de ne pas s'en tenir à l'apport de connaissances factuelles. Interrogeant la pertinence de telle ou telle approche disciplinaire lorsqu'elle s'en tient à un discours normatif sur la féminité, elles mettent en place de nouvelles catégories d'analyse qui non seulement singularisent l'inventivité féminine, et son rôle dans l'émancipation humaine, mais ouvrent des perspectives nouvelles dans de nombreux domaines de recherche.

[8] Voir son étude « L'invention du genre dans le journal de Marie-Edmée... », dans *Ecriture, récit et trouble(s) de soi*, sous la direction d'Isabelle Luciani et Valérie Pietri, PUP, 2012, p. 231-146.